Document généré le 14 oct. 2024 20:43

Lurelu

La Rébellion de 1837 à hauteur d'adolescent

Marie Fradette

Volume 40, numéro 3, hiver 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87411ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fradette, M. (2018). La Rébellion de 1837 à hauteur d'adolescent. *Lurelu*, *40*(3), 75–76.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La Rébellion de 1837 à hauteur d'adolescent

Marie Fradette

Se faire un devoir de mémoire, raconter le passé aux nouvelles générations reste intimement lié aux fondements de la littérature jeunesse. Mais si les grandes guerres, les génocides, le terrorisme, la Nouvelle-France ou les biographies de personnages importants sont des thèmes qui reviennent fréquemment dans le corpus, l'histoire du Bas et du Haut-Canada, et plus précisément la révolte des Patriotes, reste encore peu exploitée ici. Avec *16 ans et Patriote*, paru chez Bayard Canada, Sylvie Brien comble cette lacune en racontant avec intelligence et vigueur les heures troubles vécues ici par le plus jeune Patriote, Marc Campbell, emprisonné lors des rébellions de 1837-1838. Au-delà de cette histoire, c'est tout un contexte historique qui est présenté. Sans parti pris pour une langue ou un peuple, elle met en lumière la volonté des Canadiens français d'accéder à la justice et à l'égalité.

À travers ce récit narré par le garçon ayant réellement existé, alternant entre ses heures passées en prison et l'action entourant l'insurrection, Brien dévoile un pan marquant de notre histoire en imbriquant fiction et réalité. Jouant sur les contrastes entre l'hiver froid de 1838 et l'automne brulant de 1837, l'auteure use d'un vocabulaire évocateur, de figures de style et de métaphores qui contribuent à camper l'atmosphère. L'étude de ce roman permettra de discuter avec les élèves des valeurs chères au héros que sont l'intégrité, la fierté et la solidarité.

Plus qu'une question de langue

Le roman s'ouvre sur une date, en l'occurrence «Février 1838», et est suivi d'une phrase ou plutôt de deux mots qui scandent la mort imminente d'un prisonnier : «À mort! À mort!» Avant même d'amorcer la lecture, invitez les élèves à raconter ce qu'ils connaissent de cette période houleuse. Qu'est-ce que le mot central «patriote» fait résonner en eux? Que savent-ils des revendications de ce groupe de Canadiens français? Le contexte historique devra être campé par la suite, afin de les préparer à cette lecture qui regorge de faits et de personnages marquants. Ainsi, afin de les plonger concrètement dans l'aventure, invitez-les à relever les noms de ces hommes qui ont fait l'histoire : le Gouverneur Gosford, M^gr^ Lartigue, Ludger Duvernay, Louis-Joseph Papineau, Chevalier de Lorimier, Édouard-Étienne Rodier, pour ne nommer que ceux-là, des personnages de différents horizons qui ont pris part, chacun à leur façon, à cette rébellion.

Un travail de recherche menant à la connaissance de ces hommes serait par ailleurs utile afin de saisir le réel enjeu derrière le litige : «Ce n'est pas une question de langues, mais une question de principes! Dans le Parti patriote se trouvent aussi des députés anglophones élus dans les comtés francophones, comme le D^r^ O'Callaghan à Yamaska [...] ou encore messieurs Stuart, Scott, Knight [...] Les Canadiens anglais sont des habitants exactement comme nous; ils n'ont rien à voir avec les Britanniques installés dans le Haut-Canada qui obtiennent tous les privilèges! C'est une question de justice [...] Nous adhérons au principe d'égalité entre tous les citoyens, sans distinction d'origine, de langue, de religion» (p. 43).

Valeur de solidarité

Comme ni la langue, ni la profession, ni même l'ethnie ne permet de départager les rebelles des Loyalistes, tout est question d'égalité et de liberté. Demandez ainsi aux élèves de relever les indices de solidarité et de fierté présents entre les Patriotes. Cette observation permettra par la suite d'ouvrir une discussion autour des actions posées. «Vu que le revenu dont nos oppresseurs veulent s'emparer se prélève surtout sur le rhum, les eaux-de-vie, les vins, les thés, le sucre et le tabac importés [...] je propose l'abstinence absolue de tous ces produits» (p. 73), lit Urbain Desrochers, célèbre sculpteur montréalais du XIX^e^ siècle. Les compatriotes sont exhortés à faire usage de vin de pays ou alors de boissons importées des États-Unis. S'ajoute à cela un boycott des étoffes provenant de la Grande-Bretagne. Les Patriotes ne feront «usage que des lainages, toiles et cotons fabriqués au pays et à s'ouvrir des manufactures» (p. 74). Nait alors leur fameux costume, pantalon d'étoffe du pays et ceinture fléchée. Voyez notamment avec les élèves cet autre exemple lorsque les Patriotes bravent la Proclamation de Gosford en multipliant les rassemblements. Pour Papineau, le décret «correspond à rien de moins qu'à tuer le droit et la liberté de pensée et de parole» (p. 82). Cette volonté d'aller au bout de soi-même, de tenir tête au gouvernement suscite la réflexion. Demandez-leur s'ils auraient osé, tout comme Marc Campbell, défier les lois pour des questions d'égalité et de justice? À défendre bec et ongles des principes moraux, quitte à se faire renier par son propre père et même quitte à se faire emprisonner? Dans une société où tout est facile, où l'idée de s'indigner n'est pas répandue, où le confort du foyer prime sur la nécessité de défendre les droits et libertés de tous, invitez les élèves à discuter de cette notion de fierté.

Vocabulaire d'époque

Après avoir bien situé l'action et les personnages, après avoir saisi l'enjeu de cette rébellion, amenez les élèves à découvrir la richesse de tout un vocabulaire permettant de mettre en lumière les émotions du jeune Marc Campbell et d'entrer véritablement dans l'action.

Relevez avec eux les mots d'époque et les tournures de phrases qui nous plongent dans ce passé foisonnant, loin de notre modernité. «Mon salaire de quatre écus suffisait largement à maman pour acheter les patates et le lard de la semaine avec parfois en prime, quand j'avais la chance de faire de gros pourboires, une bonne poignée de tabac de Joliette pour bourrer ma pipe en plâtre» (p. 8). Dans cette seule citation, Marc Campbell fait état de tout un mode de vie.

Non seulement nous renseigne-t-il sur la nourriture disponible, le salaire d'un jeune travailleur, les gâteries possibles grâce à un surplus (le tabac), mais aussi nous retrouvons cette notion de dévouement d'un fils pour sa mère, le don de soi de ce garçon. Notez, avec les élèves, ces passages qui permettent de sentir la vie, les us et coutumes d'autrefois. Par exemple, la «soupane» que l'on sert au héros en prison ou encore les sabots qu'il porte témoignent de l'époque, tout comme des mots qui sont moins d'usage aujourd'hui, notamment «quignon de pain» et «baïonnettes».

Langue au service des émotions

Parallèlement à ce vocabulaire, Brien joue de contrastes pour mieux rendre l'atmosphère intense dans laquelle évolue le héros. Les heures difficiles passées à la prison du Pied-du-Courant sont portées par un champ lexical qui montre la froideur – aux sens propre et figuré – du climat qui sévit alors. «Dehors, la température avait fait geler tous les cours d'eau de Montréal. Mes pieds n'étaient plus des pieds, mais des blocs de glace figés dans mes sabots» (p. 10). Marc évoque ainsi un «matin glacial» quand il commence son récit (p. 13); la ration d'eau «glacée au fond de la chope en fer» (p. 27). Le froid pénètre aussi les moments de peur ou d'incompréhension vécus par le héros. Par exemple, alors qu'on lui demande de jurer sa loyauté à Sa Majesté en signant une requête «[s]on sang se glace» (p. 117). Cette abondance de termes liés au froid est doublée d'une insistance sur la noirceur qui règne dans la prison. Amenez les élèves à relever ces passages évocateurs.

À l'opposé, l'action, la solidarité et les évènements qui ont précédé l'emprisonnement du jeune Patriote, tout comme les moments pendant lesquels la rage monte en lui, sont soutenus par un vocabulaire qui exprime la chaleur. Demandez aux élèves de chercher dans le roman ces phrases qui soulignent la vive personnalité du héros et le vif climat de tension. Il y a d'abord les incendies qui font rage pendant l'automne 1837, à Montréal puis dans les villages de la rive sud, allumés sur les ordres de celui «qu'on appelait le vieux brûlot de Colborne, c'est-à-dire un monstrueux incendiaire» (p. 169). Face à l'injustice, notamment à la maltraitance envers les prisonniers, Marc ne «peut contenir la colère qui [le] brûle» (p. 52); tout comme il est «littéralement suffoqué d'apprendre que même le sculpteur Desrochers s'était dissocié de Papineau» (p. 168).

Les sentiments positifs tels que la solidarité ou l'amour sont aussi représentés à l'aide de ce champ lexical. Par exemple, Marc sent «une bonne chaleur» l'envahir au moment où tous les prisonniers, dans un geste commun de révolte, frappent les barreaux de leur cellule à l'aide d'une cuillère de bois (p. 53). La chaleur règne au sens propre aussi lorsqu'il s'apprête à assister à une assemblée illégale du CCPM (Comité central et permanent de Montréal) : «Ce fut le 27 juillet que ma vie prit encore un nouveau tournant. La température était torride» (p. 86).

Ainsi en est-il lorsque le jeune homme témoigne de son histoire d'amour avec Marie. «La soirée était chaude, et la jeune fille ne portait ni bonnet, ni chapeau» (p. 93). Même la chevelure dorée (p. 151) et les yeux de la jeune fille rappellent cette chaleur : «ses yeux pétillaient comme des feux de Bengale» (p. 141). Amenez les élèves à constater aussi la présence du feu au moment où sa belle met fin à leur histoire : «J'ai brûlé la lettre dans la flamme de la lampe et j'ai pleuré toute la nuit» (p. 175). Quelque temps après, il reverra sa douce et constatera son regard «étrangement éteint» (p. 189).

Enfin, autant la froideur de son père est-elle relevée tout au long du récit, autant la libération de Marc laisse présager des retrouvailles chaleureuses et lumineuses : «Je roule sur le pavé glacé mal déneigé. Le soleil m'aveugle […] Liberté, liberté! Juste avant de monter dans la carriole et d'attraper la main de papa qui se tend, sa belle main large et chaude d'homme solide, je me tourne une dernière fois vers la prison» (p. 237).

Poursuivre la réflexion

La lecture de ce roman permettra aux élèves de plonger au cœur de cette période trouble, de découvrir nombre de personnages portés par des valeurs d'égalité, de justice tout comme d'autres épris d'un désir de dominer et d'écraser. L'écriture juste de Sylvie Brien, dénuée de jugements, est par ailleurs portée par tout un style riche qui ajoute à l'atmosphère mis en scène et contribue aussi à circonscrire les personnages et les évènements. Afin de poursuivre la réflexion avec les élèves, proposez-leur de visionner un film sur le sujet, notamment le très intense *15 février 1839* de Pierre Falardeau, dans lequel on suit François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier pendant les vingt-quatre heures qui ont précédé sa pendaison.

La Rébellion au Bas-Canada a eu son équivalent au Haut-Canada, simultané mais de bien moindre ampleur. Voilà une autre piste à explorer.